

# LA FORÊT DES DAMNÉS

Carrie Ryan

GALLIMARD JEUNESSE Extrait de la publication

# LA FORÊT DES DAMNÉS





CARRIE RYAN

# La Forêt des Damnés

*Traduit de l'anglais  
par Alice Marchand*

**GALLIMARD JEUNESSE**

À J. P.  
*pour m'avoir donné le monde.*

Titre original : *The Forest of Hands and Teeth*  
This translation published by arrangement  
with Random House Children's Books,  
a division of Random House, Inc.

© Carrie Ryan, 2009.  
© Gallimard Jeunesse, 2010, pour la traduction française.

L'océan, c'est ma mère qui m'en parlait. Elle me disait qu'il existe un endroit où il n'y a que de l'eau à perte de vue, de l'eau en mouvement perpétuel qui n'arrête pas de déferler vers vous, puis de repartir. Un jour, elle m'a montré une photo qui représentait, d'après ce qu'elle m'a dit, mon arrière-arrière-arrière-grand-mère quand elle était petite, debout dans l'océan. Ça fait des années et il y a longtemps que la photo a été perdue dans un incendie, mais je revois encore cette image ternie et froissée. Une petite fille au milieu du néant.

Dans les récits de ma mère, transmis depuis sa multi-arrière-grand-mère, l'océan faisait un bruit qui ressemblait au souffle du vent dans les arbres et les hommes voyageaient dessus. Un jour – j'étais plus grande et notre village souffrait d'une sécheresse –, j'ai demandé à ma mère pourquoi, si une telle masse d'eau existait, il y avait des années où nos ruisseaux étaient pratiquement à sec. Elle m'a dit que l'océan n'était pas potable, que l'eau était pleine de sel.

C'est là que j'ai cessé de la croire. Comment aurait-il pu y avoir autant de sel dans l'univers, et comment Dieu

aurait-il pu permettre qu'une telle quantité d'eau soit rendue inutilisable ?

Mais parfois, quand je suis devant la Forêt de Mains et de Dents et que je regarde cet espace sauvage qui s'étend à l'infini, je me demande comment ce serait si c'était de l'eau, tout ça. Je ferme les yeux, j'écoute le vent dans les arbres et j'imagine un monde où il n'y aurait que de l'eau qui se refermerait sur ma tête.

Ce serait un monde sans les Damnés, un monde sans la Forêt de Mains et de Dents.

Souvent, ma mère est à côté de moi, elle met une main devant ses yeux pour s'abriter du soleil et scrute les arbres et les broussailles, derrière le grillage, pour voir si son mari va réapparaître.

Elle est la seule à croire qu'il n'a pas fait sa mutation, qu'il pourrait rentrer à la maison et que ce serait toujours l'homme qu'il était quand il est parti. Moi, ça fait des mois que j'ai fait le deuil de mon père et, pour pouvoir continuer à vivre, j'ai enfoui au fond de moi le chagrin de l'avoir perdu. Maintenant, j'appréhende de venir à la lisière de la Forêt et de regarder derrière la clôture. J'ai peur de le voir là, avec les autres : vêtements en loques, peau flasque, doigts rouges et éraflés à force de tirer sur le grillage, et cet horrible gémissement suppliant.

Comme personne ne l'a vu, ça donne de l'espoir à ma mère. La nuit, elle prie Dieu pour que mon père ait découvert une sorte d'enclave comme notre village. Qu'il ait trouvé refuge quelque part dans cette forêt impénétrable. Mais personne d'autre n'a le moindre espoir. Les Sœurs nous disent que notre village est le seul qui reste au monde.



Mon frère, Jed, a pris l'habitude de se porter volontaire pour faire des heures supplémentaires avec les patrouilles de Gardiens qui contrôlent la frontière. Je sais qu'il pense, comme moi, que notre père est perdu chez les Damnés, et qu'il espère le trouver au cours d'une ronde et le tuer avant que notre mère voie ce que son mari est devenu.

Il y a des gens du village qui sont devenus fous en voyant des proches transformés en Damnés. C'est une femme – une mère – horrifiée à la vue de son fils infecté lors d'une patrouille qui a fait brûler la moitié de notre petite ville en s'immolant par le feu. Voilà l'incendie qui a détruit les biens de ma famille quand j'étais petite, qui a annihilé nos seuls liens avec ce qu'était notre peuple avant le Retour. Mais tout était déjà tellement détérioré, au moment de l'incendie, qu'il ne restait de toute façon que des fragments de souvenirs.

Depuis, on surveille notre mère de près, Jed et moi, et on ne la laisse jamais s'approcher de la frontière sans compagnie. Beth, la femme de Jed, venait parfois assurer la garde avec nous avant qu'on lui ordonne de rester au lit pour sa première grossesse. Maintenant, il n'y a plus que nous.

Et puis un jour, le frère de Beth vient me voir pendant que je fais tremper notre linge dans le ruisseau tributaire de la grande rivière. Un des rares habitants du village à avoir mon âge, Harold est un ami depuis toujours. Il me donne une poignée de fleurs sauvages en échange de mes draps dégoulinants et, pendant qu'il les tord en leur donnant des formes compliquées pour les essorer, on s'assied pour regarder l'eau couler sur les rochers.

– Comment va ta mère ? me demande-t-il – la politesse incarnée.

Je baisse la tête et je me rince les mains dans l'eau. Je sais que je devrais retourner auprès d'elle, que j'ai déjà pris trop de temps pour moi aujourd'hui et qu'elle m'attend en tournicotant. Jed est parti faire une patrouille de longue durée sur tout le périmètre de la clôture pour vérifier la solidité du grillage, et ma mère aime passer ses après-midi devant la Forêt pour chercher mon père. Il faut que je sois là pour la reconforter au cas où. Pour l'empêcher de se jeter sur la clôture si elle le trouve.

– Elle s'accroche toujours à ses espoirs, dis-je.

Harry claque la langue en signe de compassion. On sait tous les deux qu'il n'y a guère de raison d'espérer.

Ses mains cherchent les miennes dans l'eau et se posent dessus. Ça fait des mois que je le sens venir. J'ai remarqué la façon dont il me regarde, maintenant; le changement qui s'est opéré dans ses yeux. La tension qui s'est insinuée dans notre amitié. On n'est plus des enfants, plus depuis des années.

– Mary, je...

Il s'interrompt une seconde.

– J'espérais que tu accepterais d'aller à la fête des Récoltes avec moi le week-end prochain.

Je regarde nos mains. Je sens le bout de mes doigts qui se fripe dans l'eau froide, et sa peau douce, charnue. Je réfléchis à sa proposition. La fête des Récoltes, en automne, est le moment où ceux qui sont en âge de se marier se font leurs déclarations. Elle inaugure les accordailles; la période, pendant les courtes journées de l'hiver, où les couples déterminent s'ils se conviennent ou non. Les accordailles s'achèvent presque toujours au printemps, avec la Concorde – la

semaine consacrée aux vœux de mariage et aux baptêmes. Il est très rare que des accordailles soient annulées. Dans notre village, le mariage n'est pas une question d'amour – c'est une question de devoir.

Chaque année, je m'interroge devant les couples qui se forment autour de moi. Je m'étonne quand je vois que, tout d'un coup, mes anciens amis d'enfance trouvent un partenaire, se rapprochent, se préparent pour l'étape suivante. Se font des promesses et entament les accordailles. J'ai toujours imaginé qu'il m'arriverait la même chose, une fois mon heure venue. Toujours pensé qu'à cause de la maladie qui a emporté tant de mes pairs quand j'étais petite, c'était d'autant plus important que ceux d'entre nous qui sont en âge de se marier trouvent un compagnon. Tellement important qu'il n'y aurait pas assez de filles pour en réserver à la Congrégation.

J'espérais même avoir la chance de trouver quelque chose de plus qu'un simple compagnon; de trouver l'amour, en fin de compte, comme mes parents.

Pourtant, bien que je fasse partie des rares candidates disponibles, depuis deux ans, on m'a laissée de côté.

Ces dernières semaines, j'étais absorbée par l'absence de mon père derrière le grillage. Par la douleur et le désespoir de ma mère. Par mon propre chagrin dans ce deuil. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais imaginé que je pourrais être la dernière à trouver un cavalier pour la fête des Récoltes. Sans parler de rester sans prétendant.

Dans un coin de ma tête, je ne peux pas m'empêcher de penser à Travis, le frère cadet de Harry. C'est lui que j'ai essayé d'intéresser à moi tout l'été; c'est avec lui

que je voulais un peu plus que de l'amitié. Mais il n'a jamais répondu à mes avances subtiles et maladroites.

– Travis y va avec Cassandra, ajoute Harry.

À croire qu'il lit dans mes pensées.

Je ne peux pas m'empêcher de me sentir vide, mesquine, fâchée que ma meilleure amie ait réussi là où j'ai échoué. Que ce soit elle qui ait retenu l'intérêt de Travis et pas moi.

Je ne sais pas quoi dire. Je revois le visage de Travis quand un sourire l'illumine et je plonge les yeux dans ceux de Harry, cherchant la même lumière. Ils sont frères, après tout, ils ont à peine un an d'écart. Mais il n'y a rien, à part le contact de sa peau sur la mienne sous l'eau.

Au lieu de répondre, je fais un petit sourire, soulagée que quelqu'un me fasse enfin une déclaration; d'un autre côté, je me demande si notre amitié de toute une vie pourra jamais devenir quelque chose de plus pendant les sombres mois d'hiver où se déroulent les accordailles.

Harry sourit et penche la tête vers moi. Je ne voulais pas que ce soit lui qui me donne mon premier baiser, me dis-je. Et c'est là, avant que ses lèvres aient eu le temps de se poser sur les miennes, qu'on l'entend.

La sirène. Elle est tellement vieille et tellement peu utilisée, de nos jours, qu'elle commence par un crissement et un sifflement avant de retentir à plein volume.

Mon regard retombe sur celui de Harry. À présent, son visage est à un cheveu du mien.

– Il était censé y avoir un exercice, aujourd'hui? je lui demande.

Il secoue la tête, avec des yeux aussi écarquillés que les miens doivent l'être. Son père est le chef des Gardiens, alors

il serait au courant, si un exercice était prévu. Je me lève, prête à repartir en courant vers le village. J'ai des picotements partout et mon cœur se serre à faire mal, comme un poing. Je n'ai qu'une pensée en tête : *Maman*.

Harry m'empoigne par le bras et me tire en arrière.

– On ferait mieux de rester ici. C'est plus sûr. Il y a peut-être eu une brèche dans la clôture ! Il faut qu'on trouve une plateforme.

Je vois que la terreur dilate ses pupilles. Ses doigts s'enfoncent dans mon poignet et me griffent presque, mais je m'obstine à me dérober, à repousser ses mains et son torse.

Une fois libérée, je fonce sur la colline en direction du centre-ville. Je dédaigne le sentier sinueux, préférant attraper des branches et des lianes pour m'aider à gravir la pente abrupte. Au moment où je franchis la crête, je me retourne : Harry est toujours en bas, au bord de l'eau, les mains levées devant son visage comme s'il ne supportait pas le spectacle de ce qui se passe plus haut. Je vois sa bouche remuer ; on dirait qu'il m'appelle, mais je n'entends rien d'autre que la sirène – elle me vrille les tympanes et résonne autour de moi.

Je me suis entraînée toute ma vie à réagir au son de cette sirène. Avant même de savoir marcher, je savais que la sirène était synonyme de mort. Elle veut dire qu'une brèche a été ouverte dans la clôture, d'une façon ou d'une autre, et que les Damnés sont parmi nous. Elle veut dire : prends des armes, gagne les plateformes et remonte les échelles – même s'il faut laisser derrière toi des gens qui sont en vie.

Quand j'étais petite, ma mère me racontait qu'au début, à l'époque où son arrière-arrière-arrière-grand-mère elle-

même était enfant, cette sirène hurlait presque constamment, car le village était pris d'assaut par les Damnés. Mais par la suite, la clôture a été renforcée, la Guilde des Gardiens s'est constituée, le temps a passé et les Damnés ont décliné, si bien que je ne me rappelle pas avoir entendu la sirène hurler une seule fois, ces dernières années, sans que ce soit un exercice. Je sais qu'il y a eu des brèches depuis ma naissance, mais je sais aussi que je suis très douée pour refouler les souvenirs qui ne me servent à rien. Je n'ai pas besoin de souvenirs pour avoir peur des Damnés.

Plus j'arrive près du village, plus je ralentis l'allure. Je vois déjà que les plateformes aménagées dans les arbres sont pleines; dans certaines, on a même remonté l'échelle. Tout autour de moi, c'est le chaos. Mères qui traînent leurs enfants, ustensiles de la vie quotidienne éparpillés sur la terre et dans l'herbe.

Et puis la sirène s'arrête, le silence revient et tout le monde se fige. Un bébé se remet à pleurer, un nuage passe devant le soleil. Et je vois un petit groupe de Gardiens qui poussent quelqu'un vers la Cathédrale.

– Maman! je lâche dans un murmure.

Aussitôt, en moi, tout s'effondre. Parce que, pour une raison mystérieuse, je *sais*. Je sais que je n'aurais pas dû m'attarder au bord du ruisseau avec Harry, que je n'aurais pas dû me laisser prendre la main alors que ma mère m'attendait pour l'accompagner à la clôture.

Le dos raide comme un piquet, je marche vers l'entrée de la Cathédrale, un vieux bâtiment de pierre construit bien avant le Retour. L'épaisse porte en bois est ouverte et mes voisins s'écartent en me voyant approcher; personne n'ose

me regarder dans les yeux. Aux abords de l'attroupement, j'entends quelqu'un chuchoter :

– Elle était trop près de la clôture, il y en a un qui l'a attrapée.

À l'intérieur, on a l'impression que les murs de pierre absorbent la chaleur du jour et le duvet de mes bras se hérisse. Dans la faible lumière, je vois les Sœurs autour d'une femme à genoux. Elle gémit, mais ce n'est pas une Damnée. Ma mère savait qu'elle ne devait pas s'approcher trop près des clôtures – des Damnés. Trop de gens de notre village ont fini de cette manière. Ce doit être qu'elle a vu mon père près de la frontière. Je ferme les yeux; le chagrin de l'avoir perdu, qui s'était émoussé, recommence à me cisailer tout entière.

J'aurais dû être avec elle.

Je voudrais me rouler en boule, me dérober à tout ce qui s'est passé. Mais au lieu de ça, je rejoins ma mère, je m'agenouille auprès d'elle et je pose la tête sur ses genoux, en lui prenant une main pour la mettre dans mes cheveux.

Si je pouvais réduire ma vie à l'essentiel, ce serait ça : ma mère et moi devant la cheminée, avec ma tête sur ses genoux et ses mains dans mes cheveux, pendant qu'elle me raconte les histoires sur la vie avant le Retour que les femmes de notre famille se sont transmises.

Pour revenir au présent, les mains de ma mère sont collantes et je sais qu'elles sont couvertes de son sang. Je ferme les yeux pour ne pas être obligée de voir ça, pour ne pas être obligée de connaître l'ampleur des dégâts.

Ma mère s'est un peu calmée, ses mains tirent machinalement sur mes cheveux pour les dégager de mon foulard.

Elle se balance et elle dit quelque chose, mais elle le dit dans un souffle, si bas que je ne la comprends pas.

Les Sœurs nous laissent tranquilles – pour le moment. Elles sont en conciliabule dans un coin avec l'élite des Gardiens, la Guilde, et je sais qu'elles sont en train de fixer le sort de ma mère. Si elle n'a que des égratignures, elle va rester sous surveillance, même si elle ne peut pas avoir été infectée de cette façon. Mais si elle a été mordue et donc infectée par un Damné, il n'y a que deux solutions. Ou bien la tuer tout de suite, ou bien l'enfermer jusqu'à sa mutation, puis la pousser de l'autre côté de la clôture. En fin de compte, si ma mère a toujours sa tête, ils lui poseront la question et la laisseront trancher.

Mourir d'une mort rapide et sauver son âme, ou aller croupir parmi les Damnés.

En classe, on nous a appris qu'à l'origine, juste après le Retour, ceux qui s'étaient fait attaquer n'avaient pas droit à ce choix. Ils étaient mis à mort presque immédiatement. C'était avant que la chance revienne, quand on croyait que ce seraient les vivants qui allaient perdre la bataille.

Mais ensuite, une des personnes infectées – une veuve – est allée voir les Sœurs et les a suppliées de la laisser rejoindre son mari dans la Forêt. Elle a quémandé le droit d'honorer ses vœux de mariage envers l'homme qu'elle avait choisi et qu'elle aimait. Les vivants avaient déjà fondé ce village – nous étions donc à l'abri, aussi protégés qu'on peut l'être dans le monde des Damnés. Et la veuve a donné un excellent argument : la seule chose qui sépare véritablement les vivants des Damnés, c'est le choix, le libre arbitre. Elle voulait pouvoir choisir d'être avec son mari. Les Sœurs ont ren-



contré l'opposition des Gardiens dans le débat, mais ce sont toujours elles qui ont le dernier mot. Elles ont conclu que ce n'était pas une Damnée de plus qui allait mettre notre village en danger. Alors la veuve a été escortée jusqu'à la clôture, où trois Gardiens l'ont retenue jusqu'à ce qu'elle succombe à l'infection, puis l'ont poussée de l'autre côté du portail juste avant qu'elle meure et revienne transformée en Damnée.

Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse abandonner une vieille dame à un sort pareil. Mais c'est ça d'avoir le choix, j'imagine.



— **M**aintenant, tu vas rester avec nous jusqu'à ce que ton frère arrive, me disent les Sœurs.

Jed n'est toujours pas rentré de son tour de garde à la frontière. Les Sœurs ont chargé un messenger de le ramener, mais on ne peut pas compter sur lui avant au moins une journée. Notre mère ne sera certainement plus là d'ici son retour; il ne pourra pas essayer de la faire changer d'avis.

Maman a choisi de rejoindre les Damnés. Et je suis presque sûre que mon frère va me juger responsable de son choix. Il va me demander pourquoi je l'ai laissée prendre cette décision elle-même, pourquoi je ne suis pas intervenue en disant aux Gardiens de la tuer.

Je ne suis pas certaine que je saurai quoi lui répondre.

C'est une affaire compliquée de livrer un être humain vivant à la Forêt de Mains et de Dents. Les Gardiens ont compris il y a des années que le transfert ne peut pas être fait trop tôt, parce qu'envoyer un humain vivant dans la Forêt revient à le jeter en pâture aux Damnés, qui vont déchiqueter sa viande et le manger jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Mais d'un autre côté, ce serait trop dangereux de garder

des Infectés dans le village. Les Gardiens ne courront pas le risque de laisser quelqu'un muter au milieu des vivants, et on ne peut jamais être certain du moment où un Infecté va mourir et revenir. Tout dépend de la gravité de la morsure ; après une petite morsure banale, l'infection peut mettre des jours à se propager et à tuer la victime, tandis qu'après une attaque épouvantable, quelqu'un peut revenir en quelques secondes.

Alors les Gardiens ont mis au point tout un système complexe de portes et de poulies qui retient les Infectés dans une sorte de purgatoire entre les vivants et les Damnés. C'est là qu'est ma mère, à présent. Moi, je suis assise à proximité. Je l'écoute faire craquer sa mâchoire et claquer des dents comme un chat qui convoite une souris, pendant que l'infection fait rage dans son corps. Elle est trop mal en point pour parler, désormais, trop ravagée ne serait-ce que pour comprendre.

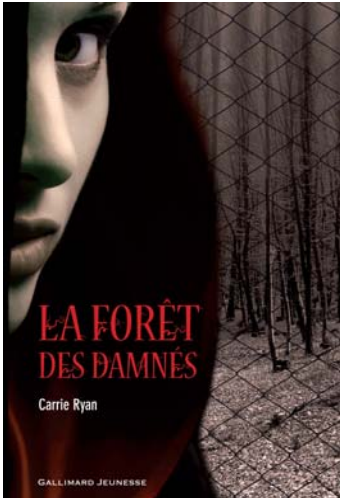
Elle a une corde solidement attachée à la cheville gauche et elle tripote distraitement les bouts qui s'effilochent. On se prépare tous pour l'inévitable, mais, à en juger par sa blessure, on sait que ça prendra au moins une journée. La mutation n'arrive pas toujours vite, quand on est infecté.

Maman est encore du bon côté de la clôture, à l'abri, et je suis avec elle. Mais je ne suis pas seule, parce qu'ils ne me font pas confiance ; ils ont peur qu'en voyant ma mère parmi les Damnés, je fasse quelque chose de terrible et de stupide comme ouvrir toutes les portes et provoquer une invasion. Un Gardien – un ami de mon frère – a été chargé de nous surveiller, ma mère et moi. C'est lui qui va actionner les portes, et c'est lui qui me tuera si je me hasarde trop

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse

Maquette de couverture : Alain Barreau  
PAO : Dominique Guillaumin

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
Dépôt légal : janvier 2010  
ISBN : 978-2-07-062970-1  
Numéro d'édition : 171486



# La Forêt des Damnés Carrie Ryan

Cette édition électronique du livre *La Forêt des Damnés*  
de *Carrie Ryan*  
a été réalisée le 09/02/2010 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070629701)  
Code Sodis : N32430 - ISBN : 9782075008730  
Numéro d'édition : 171486